

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 98 (1953)
Heft: 1

Artikel: "Soldats au feu"
Autor: P.G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342507>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Soldats au feu »

Il y a sept ans qu'a paru « Men against Fire », du colonel S.L.A. Marshall, résultat de l'étude dont cet officier de carrière américain fut chargé au cours de la dernière guerre sur le comportement des hommes au feu. Pour accomplir sa mission, l'enquêteur accompagna diverses troupes américaines sur tous les théâtres d'opérations du monde. De ses notes, il chercha à tirer certaines conclusions utiles aux instructeurs chargés de la formation du soldat. Ses récits, extrêmement vivants, se fondent en bonne partie sur des interrogatoires d'officiers et de soldats. Il n'affiche aucun souci d'enjoliver ou de romancer son « rapport ». Ce qui nous incite à évoquer ici son ouvrage, est en premier lieu l'importance que l'auteur, membre d'une armée essentiellement motorisée, attribue à l'infanterie et au combattant individuel. C'est aussi le désir de mieux remplir encore notre mission commune d'instruire nos soldats.

Nous soumettons ci-dessous au lecteur quelques passages librement traduits de « Men against Fire ».

ILLUSIONS

Tous ceux qui s'intéressaient aux problèmes de guerre en 1939-1940 ne cessaient d'exalter le rôle primordial de la Machine. La Machine, illimitée dans sa puissance, pouvait tout, savait tout, faisait tout. Les esprits tant militaires que civils, étaient si envoûtés par le moteur que cela faillit conduire l'Amérique à la catastrophe. Le manque d'infanterie atteignit un tel degré en 1944 que le maréchal Montgomery dut recourir à l'engagement de soldats de DCA et d'aviation comme fantasmes : seul cet appoint de combattants d'infanterie permit la contre-offensive des Ardennes.

L'importance donnée au moteur eut, tout au long de la guerre, un effet néfaste. Les fantassins en étaient frappés d'un véritable complexe d'infériorité.

Cet état de faits est absolument injustifié. On constate au contraire que la guerre mécanisée exige des combattants à pied en masse. Les théories de de Gaulle ou de v. Seeckt sur les petites armées de métier font abstraction de la notion de guerre totale. Or, la guerre totale implique chocs de masses, donc d'infanterie.

Une guerre de machines n'aura jamais lieu. La machine est incapable par elle-même d'agir. Elle ne prend de valeur que par l'homme qui s'en sert. L'homme, ce facteur qu'on a tendance à oublier, reste le centre même de l'action. Plus les moyens mécaniques sont puissants, plus les unités doivent se disperser pour la bataille et plus l'individu doit faire preuve d'initiative et d'énergie. Il n'y a aucun doute que le maintien de la cohésion des unités, dans la tactique actuelle, est le problème crucial de la conduite de la guerre. L'unique moyen de surmonter cette difficulté est d'*éduquer* le combattant individuel à montrer de l'initiative, à chercher à réaliser au mieux la situation et à surmonter la peur par son courage personnel.

Cette éducation suppose l'abandon de la conception traditionnelle d'une discipline toute formelle et extérieure. Il faut arriver à persuader l'homme de sa valeur de combattant, de son importance par rapport au tout que représente l'unité ; il faut surtout le convaincre qu'il n'est pas abandonné à lui-même, bien qu'isolé dans le terrain.

La faiblesse de l'armée (américaine) est de ne pas savoir exactement à quels buts l'instruction doit conduire. Et pourtant il s'agit simplement qu'au combat le feu soit dense et efficace.

Le choix des hommes, leur formation physique, leur éducation ne doivent concourir qu'à augmenter la précision et l'intensité de leur feu. Le moral de l'homme ne résiste aux effets de la bataille que lorsqu'il se sent le maître absolu de *son* arme.

Certains prétendent que le combat à courtes distances est

une notion surannée pour le fantassin. Rien n'est plus faux. Si le corps à corps a disparu de certains champs de bataille, il existe encore sur d'autres. Et là où il a disparu, la distance qui sépare les adversaires n'est encore que de quelques dizaines de mètres.

Une constante subsiste, la plus simple et à la fois la plus compliquée de toute science militaire, l'HOMME.

L'HOMME SUR LE CHAMP DE BATAILLE

C'est à la réalité brutale du champ de bataille que le fantassin doit être préparé. Il doit savoir que ni les romans ni les reportages des correspondants de guerre ni les acteurs de Hollywood ne peuvent lui démontrer ce qu'est la guerre.

On se complaît, par exemple, à expliquer aux hommes pourquoi il y a des guerres, quels caractères distinguent l'ennemi. On leur expose ce qu'est la tactique, voire la stratégie et comment raisonne le haut-commandement. Mais on oublie de les familiariser avec les expériences et les réactions de l'individu dans la bataille, et c'est pourtant cela qui est déterminant.

On dit aussi que l'emploi du terrain, la position de l'arme et les mouvements de l'homme sont les facteurs principaux du succès. Je soutiens que c'est archi faux. Ce qui compte, c'est que l'homme sache son rôle et sa place dans la cellule de combat dont il fait partie et à quelles faiblesses humaines il sera exposé lorsque le terrain ne lui offrira plus de couvert ou que son arme s'enrayera. Seule, l'unité qui domine et dépasse son matériel par sa valeur humaine, est apte à se battre. La plupart des défaillances sur le champ de bataille sont dues à un manque de maîtrise de soi des individus eux-mêmes. La défaillance d'un homme engage la responsabilité de tous. Il suffit cependant d'*une seule volonté* pour tout remettre en ordre, qu'il s'agisse de toute une collectivité ou de deux individus seulement. L'entraide mutuelle que se prêtent les hommes deux par deux, j'en suis convaincu, permet seule de vaincre la peur et de réagir selon les nécessités de la situation.

Une étude approfondie des opérations auxquelles a été mêlée notre infanterie permet de conclure que l'engagement correct des armes seul conduit au succès. Il n'y a pas d'autres règles. Il importe d'en convaincre les fantassins. Ici, deux méthodes s'opposent : assimiler le soldat à un automate ou le tenir pour un être pensant. Or, il semble que ni l'une ni l'autre ne soient justes en soi. En effet, dans le feu du combat, seul le contact avec d'autres camarades insuffle le courage nécessaire. On touche ici au facteur humain. Je suis convaincu que la certitude d'avoir à ses côtés des camarades qui sentent et souffrent comme soi, crée ce courant de chaleur et de force qui fait que l'œil vise et que le doigt presse sur la détente... Il en est ainsi de tout combattant : avant de se sentir soutenu par une arme, il doit se sentir aussi assisté par ses camarades.

LE VIDE DU CHAMP DE BATAILLE

Le champ de bataille est glacé. C'est la contrée la plus solitaire où les hommes sont appelés à se rencontrer. Ce n'est d'ailleurs pas la crainte de la mort qui y produit le plus d'impression sur le fantassin, mais bien la sensation du vide. Pas un homme n'est visible. Il est même interdit à chacun de s'y montrer. Il y règne une tranquillité absolue.

C'est ce vide qui saisit l'homme à la gorge et paralyse sa pensée et ses membres. Normalement, les dangers quotidiens sont liés aux mouvements d'objets visibles. Sur le champ de bataille, le danger est latent, mais nulle part perceptible. C'est ce qui crée l'horreur.

Le soldat a le sentiment d'être tout à coup abandonné. Il sent le danger sans pouvoir le reconnaître et sans pouvoir le combattre. C'est ce sentiment d'abandon et d'impuissance qui fait monter la peur.

Songons à l'instruction que reçoit aujourd'hui le combattant : que fait-on pour l'armer des forces morales nécessaires pour vaincre cet état d'âme ?

Lorsqu'une unité pénètre dans le champ de bataille et

qu'elle atteint la zone d'action des armes d'infanterie, le combattant réalise subitement qu'il se trouve dans une situation toute différente de celle à laquelle on l'a préparé. En effet, rien ne s'offre à sa vue, le feu ne vient de nulle part, et cependant le feu est là, il le sent surgir de tous côtés. A ce moment précis, la seule chose qui comptait pour lui, l'*unité*, a disparu : les hommes se sont mis à couvert et chacun de ceux qui sont encore visibles ne bouge. La notion du temps s'estompe ; l'ennemi reste caché ; l'homme est solitaire, abandonné, perdu.

Former un combattant, c'est préparer l'homme à dominer cet état d'âme. Dans une telle situation, il sera prêt à fuir, mais tout autant à obéir si s'élève à ses côtés une voix pour lui donner un ordre. Mais les ordres clairs sont malheureusement rares sur le champ de bataille.

Toute l'instruction devrait tendre à prémunir les hommes contre ce « choc du vide » qu'ils ressentent au premier contact avec l'ennemi. Pourquoi attendre qu'ils en fassent l'expérience à la guerre seulement ? Cela mènerait aux catastrophes.

LE REMÈDE « FEU »

Pour que le combattant domine ces moments de crise, il n'y a qu'un seul remède, le feu de ses propres armes. Aussi longtemps que des hommes de l'unité tirent, le moral tient. La volonté de tirer est la caractéristique des bons soldats. Ce faisant, ils permettent aux autres de se mouvoir et contribuent à semer la peur chez l'ennemi. En somme, ce qui manque toujours le plus sur le champ de bataille, c'est un feu bien ajusté et constant. Ceci est vrai pour les petites comme pour les grandes opérations. Un feu bien appliqué, déclenché au bon moment, a une influence décisive sur le résultat de toute action. Une étude approfondie a démontré que lors du débarquement de Normandie, pendant toute la première journée, le combat n'a été soutenu que par cinq compagnies d'infanterie, dont le cinquième des hommes seuls tirèrent effectivement. Une seule de ces unités réussit à monter un appui de feu.

L'unité qui avança le plus, annonça n'avoir vu que « six Allemands vivants ».

Voilà qui prouve bien à la fois le vide du champ de bataille et l'importance du feu fourni par une minorité de combattants. Il serait certes exagéré de prétendre que le débarquement a réussi grâce à ces cinq compagnies seulement. Mais sans elles, il n'y aurait pas eu de tête de pont et peut-être même pas de victoire.

Autre exemple de la puissance de feu de l'infanterie :

Le 19 décembre 1944, à un carrefour de routes, douze fusiliers américains ouvrirent le feu sur ce qu'ils croyaient être une patrouille d'exploration. Ils s'imaginèrent avoir arrêté sa progression par les pertes qu'ils lui avaient infligées. En réalité, il s'agissait de la tête d'un régiment d'infanterie qui précédait toute une division blindée. Surpris par le feu, les premiers éléments reculèrent et annoncèrent qu'ils étaient tombés sur un ennemi puissant. Le haut-commandement allemand faisant siennes ces conclusions, imposa aussitôt un grand détour à ses troupes et, peut-être, provoqua ainsi la perte de la bataille des Ardennes.

Le tir joue un rôle primordial. Il faut donc porter l'accent sur son instruction pendant la formation du soldat. L'homme doit savoir tirer aussi bien sur ordre que de sa propre initiative et, sans négliger le tir individuel, il faut de temps à autre exercer le feu en subdivision. Ce dernier procédé exige que soit développée la rapidité de réactions chez le chef, que l'on entraînera, en faisant surgir des buts de tous côtés, à se décider vite et à engager sa troupe dans les situations les plus imprévues. Celle-ci doit s'assimiler la discipline du feu, grâce à quoi l'intensité ou la concentration du tir peuvent être augmentées ou réduites au gré du chef, en pleine action. Il faut de plus s'efforcer de susciter chez l'homme l'enthousiasme pour le tir : le combattant qui a la volonté de tirer regarde vers l'avant et cherche de lui-même à améliorer l'efficacité de son arme.

Sans la supériorité du feu, ni la masse ni la mobilité des troupes ne peuvent gagner les batailles.

Major P. G.